



avoir l'air. Ici, un exercice de voix nous embarque dans une espèce de méthode Assimil pour apprendre le français, à moins que ce ne soit un jeu pour enfant. La voix est métallique, hachée, comme le sont les gestes empêchés de Lila Derridji coincée sur son fauteuil. Et puis elle va glisser, danser, et contrairement à la première performance, elle ne va chercher ni l'esthétisme ni l'émotion. En pliant, et montrant le dos elle offre des pas qui en sont dans une radicalité glaciale non dénuée d'humour; le tout sous le regard et la démarche un peu étonnée de Thomasset.

La soirée se termine par **Night Owl** de [\(LA\) Horde](#). Ce collectif désormais composé de trois artistes, Martine Brutti, Jonathan Debrouwer et Arthur Harel se passionne depuis le début pour les bords de falaises. On les a vu bosser avec des vieux, on les a vu animer des ateliers pour les ados au Studio 13/16 de Beaubourg. Ils sont curieux, inventifs et absolument connectés à leur époque. Ici, ils nous amènent sur un dance floor où tous sont aveugles. Un DJ balance du son, de la techno pure. Il est accompagné de deux autres musiciens. Sur le plateau cinq danseurs et deux chiens vont se mouvoir. L'un d'entre eux danse à fond. Les autres agissent comme dans un défilé de mode. Les lignes des costumes prêtés par Julian Zigerli et Drône font penser aux lignes médicales de Comme des Garçons, Margiela et Calvin Klein à la fin du siècle dernier. Fin de siècle. La formule semble juste ici, tant la sensation de Rave est là, tant ils arrivent en 30 minutes à nous faire croire qu'une nuit entière est passée dans cette boîte et que le jour a du se lever sans qu'on le voit. Les danseurs ne se voient pas, leur pas sont donc séparés de toute interaction. Seul le rythme compte ici et leurs images qui reflètent la lumière sont le signe une nouvelle fois que la danse et les arts plastiques sont un couple qui fonctionne toujours à merveille.

Photo : © Xavier Samré